

# PRATIQUES PLURILINGUES DANS LE SECTEUR INFORMEL DE LA SANTÉ. LE CAS DE LA VENTE DES MÉDICAMENTS DANS LES BUS RELIANT DOUALA ET SON ARRIÈRE-PAYS

**Carline Liliane Ngawa Mbaho**

Bayreuth International Graduate School of African Studies  
Université de Bayreuth, Allemagne

## Introduction<sup>1</sup>

Le secteur de la santé au Cameroun se compose de trois sous-secteurs. Le sous-secteur public, le sous-secteur privé et celui de la médecine traditionnelle (Beyeme Ondoua 2002). La troisième catégorie n'a pas encore été homologuée par l'État. C'est en l'absence de ce cadre juridique que nous parlons de secteur informel de la santé. Nous parlons aussi de secteur informel parce que le cadre où se déroule notre investigation fait partie du circuit alternatif informel de vente des médicaments au Cameroun. En attendant l'homologation des pouvoirs publics, les acteurs, tous autoproclamés *docteur*<sup>2</sup> ou *docta* (Voir, par exemple, l'annexe 1), exercent leurs activités dans des espaces qu'ils appellent laboratoires, cliniques traditionnelles, univers santé ou GIC (Groupe d'initiatives communes) santé. Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de clarifier le terme *docteur* ou *docta* que nous employons dans ce travail. Dans le secteur informel de la santé au Cameroun, *docteur* ou *docta* renvoie à une auto-catégorisation des membres, une *membership categorisation* (Sacks 1972). Ces derniers se sont eux-mêmes attribués le titre et n'ont pas suivi une formation préalable à l'exercice de cette profession. *Docteur* ou *docta* (désormais *doc*) dans le contexte de notre étude fait donc référence à toute personne qui soigne ou qui vend des médicaments.

Dans le but de faire de la publicité, et surtout vendre leurs produits, les *docs* vont à la rencontre du public dans les espaces ouverts (rues, marchés, carrefours à grande fréquentation, bus, trains). En plus des rencontres en face à face avec le public, certains *docs* au Cameroun offrent aussi leurs services à travers des consultations par le canal de la radio (Drescher 2014). Afin de convaincre les passagers de l'achat des médicaments qu'ils proposent, ils élaborent plusieurs stratégies discursives parmi lesquels le mélange des langues. L'objectif de cette réflexion est d'interroger les configurations linguistiques et langagières de cette pratique discursive et les enjeux qui en découlent. Il s'agit pour nous de voir comment les interactants exploitent les ressources linguistiques présentes au Cameroun pour communiquer dans les bus reliant Douala et son arrière-pays. Ces pratiques sont très hétérogènes sur le plan linguistique, c'est pourquoi elles ont suscité notre intérêt et sont au centre de notre analyse. Les questions qui sont à la

---

<sup>1</sup> Je remercie Martina Drescher de l'université de Bayreuth. Les orientations données à ce projet de recherche tiennent de la pertinence de ses remarques.

<sup>2</sup> *Docteur* (*Dr.*) est l'appellation indiquée sur les pancartes placées à l'entrée des cliniques traditionnelles que nous avons rencontrées sur le terrain.

base de cette réflexion sont les suivantes : comment les *docs* manipulent-ils les langues de l'écologie linguistique du Cameroun pour communiquer ? En quoi cette pratique constitue-t-elle une stratégie discursive efficace pour la promotion des produits de la pharmacopée camerounaise ? Après la présentation du contexte linguistique puis social de l'étude (1), nous apporterons des détails sur la démarche méthodologique et le cadre théorique (2). Nous terminerons par une analyse des données au cours de laquelle nous dégagerons les enjeux discursifs des pratiques plurilingues servant à la promotion des produits de la pharmacopée camerounaise (3).

### 1. Contexte linguistique et social de l'enquête

Avec sa diversité linguistique et climatique, sa faune et sa flore, le Cameroun est considéré comme une *Afrique en miniature*. Du point de vue linguistique, « le Cameroun est le pays le plus multilingue de l'Afrique francophone » (de Féral, 2004 : 584). Avant 1884, le bulu, le duala, le bali, le basaa et l'ewondo étaient les langues d'enseignement et d'évangélisation (Echu (1999 : 99) ; Bitjaa Kody (1999 : 81)), tandis que le fulfulde était la langue d'islamisation dans la partie septentrionale depuis le XVII<sup>e</sup> siècle (Bitjaa Kody, 1999 : 81). Au lendemain des indépendances, le français et l'anglais (héritages de la colonisation) ont été adoptés comme les langues officielles d'égales valeurs. Il s'agit d'« un bilinguisme qui ne concernerait que les langues officielles et relevant d'une politique officielle de l'État » (Echu, 1999 : 97). Le français et l'anglais au Cameroun cohabitent avec environ 250 langues locales (Essono (2001 : 61) ; Mendo Ze (2009 : 23)). Sur le terrain, on peut observer qu'il n'est pas facile de faire une démarcation entre langue et dialecte (Essono, 2001 : 62). À côté des langues locales d'origine camerounaise, il y a le pidgin-english, dont l'apparition au Cameroun remonterait à l'époque des échanges commerciaux avec les Portugais et les Anglais sur les côtes camerounaises. Malgré les efforts fournis par l'administration coloniale allemande, puis française pour empêcher son utilisation au Cameroun, le pidgin-english va s'étendre vers l'intérieur avant de s'installer définitivement dans les provinces du sud-ouest et du nord-ouest (Bitjaa Kody, 1999, 94). Cette langue joue aujourd'hui « un rôle important dans la communication interrégionale et interethnique » (Drescher, 2014 : 65). Plus proche de nous dans le temps, le camfranglais est le dernier né de l'acclimatation du français au Cameroun. Parti du « français makro », ce parler a évolué et tend à devenir « le symbole identitaire d'un groupe plus large, composé non seulement d'adolescents et de jeunes adultes sortis du circuit scolaire, mais aussi d'élèves et d'étudiants » (de Féral, 2004 : 586). Le brassage linguistique du Cameroun nous offre donc un cadre adéquat pour l'étude des langues en situation de contact.

Le secteur sanitaire du Cameroun traverse une crise depuis 1985 et est confronté à plusieurs problèmes : équipements, procédure des soins, influence de la médecine traditionnelle, crise économique, corruption, etc. Ces difficultés dont fait état Gruénais (2002) sont encore d'actualité, en dépit des efforts d'amélioration fournis par l'État. Un bref aperçu historique permettra de comprendre la genèse de l'activité de vente ambulante des médicaments au Cameroun.

De 1960 à 1987, le système de soins au Cameroun était caractérisé par la gratuité des médicaments essentiels dans les formations sanitaires du secteur public. La dévaluation du franc CFA et la crise économique qui s'en est suivie ont obligé le

gouvernement à suspendre la subvention des médicaments essentiels. Comme mesure de compensation, le gouvernement a lancé en 1996 la promotion des médicaments génériques essentiels. Lorsque nous essayons de recouper les débuts du circuit alternatif de vente des médicaments au Cameroun, cette activité aurait commencé par la vente des médicaments pharmaceutiques dans les kiosques (Sopca (2011), Monteillet (2005) et Fodzo (2001)). Les médicaments proposés dans ces espaces étaient le produit des détournements faits par des agents de la santé (personnels traitants, délégués médicaux, vendeurs en pharmacie) dans les pharmacies des hôpitaux d'État ou des dons humanitaires (Fodzo (2001) et Nodem (2009)).

Du point de vue juridique, l'État camerounais a pris des dispositions qui encadrent les activités dans le secteur de la santé. D'après l'article 42 de la loi de 2007, la publicité est interdite dans le secteur de la santé au Cameroun. Bien plus, selon l'article 53 de la loi 90/035 du 10 août 1990, portant sur l'exercice de la profession de pharmacien au Cameroun, « l'étalage ou la distribution des médicaments sur la voie publique, dans les foires ou les marchés est interdite à toute personne, même titulaire du diplôme de pharmacien ». Sopca (2011) fait état de ce que

le marché camerounais des produits pharmaceutiques en général et des médicaments en particulier échappe depuis plusieurs années aux professionnels de ce secteur. Pour ces produits, il n'est plus nécessaire de se rendre dans une pharmacie ou dans un centre de soins. À l'origine de cette situation, la pharmacie de rue a droit de cité, aussi bien dans les grands centres urbains que dans les villages les plus pauvres et reculés de l'arrière-pays. (Sopca, 2011 : 285)

C'est dans cette mouvance de crise économique qu'est née la vente ambulante des médicaments dans les bus qui aurait commencé, selon nos témoins, avant le début des années 2000. Sous prétexte de donner des conseils en rapport avec les problèmes de santé, les *docs* s'introduisent dans les bus de transports interurbains. Ce moyen de transport public est devenu au regard de l'ampleur que prend cette activité de véritables pharmacies ambulantes. On y assiste régulièrement à des entretiens mettant en scène un *doc*, qui vient vers les passagers pour donner des conseils et en profite pour vendre des médicaments.

À la différence des médicaments proposés dans les kiosques, les *docs* qui sont au centre de notre étude proposent des produits de fabrication traditionnelle à base de plantes, racines et écorces d'arbres. Ces médicaments sont présentés sous formes de sirops, pommades, comprimés et gels. Ils sont conditionnés dans des sachets en plastiques ou en papiers, dans des flacons et des tubes. En plus des produits de fabrication traditionnelle, les *docs* vendent des médicaments d'origine chinoise<sup>3</sup>, indienne et nigériane. Les produits pharmaceutiques proposés dans les bus sont généralement destinés aux traitements de la faiblesse sexuelle, la stérilité de l'homme et de la femme, le diabète, l'hypertension artérielle, les infections sexuellement transmissibles (IST), les produits d'entretien des reins et les thés amaigrissants, etc. Au début de cette activité illégale, les lieux de ventes ambulantes

---

<sup>3</sup> Ces médicaments sont entrés sur le marché camerounais par le biais des centres de médecine chinoise, dont les plus anciens sont basés à Douala, Yaoundé et Mbalmayo.

de médicaments au Cameroun étaient appelés *gazon* ou *poteau* (Fodzo, 2001 : 170). Signalons au passage que, dans la deuxième moitié des années 1980, était effectuée une vente ambulante des médicaments à travers les villes et villages au Cameroun. Les vendeurs, appelés à cette époque « haoussa » parcouraient les marchés à pieds ou à bicyclette. L'activité de vente ambulante des médicaments est connue aujourd'hui sous les appellations pharmacie du poteau, de la rue, du trottoir, à la sauvette, du panier, illégale, clandestine, souterraine, officieuse et parallèle (Sopca, 2011 : 288). Les produits qui nous intéressent dans cette contribution sont ceux de fabrication traditionnelle, d'origine camerounaise ou africaine.

Les conversations naturelles entre les *docs* et les passagers dans les bus de transport interurbain au départ ou à destination de Douala sont particulièrement intéressantes. Douala est la capitale économique du Cameroun et le chef-lieu de la région du Littoral. Sa situation géographique fait d'elle la porte d'entrée et le centre des affaires du Cameroun où activités formelles et informelles se partagent l'espace urbain. À cause des migrations des populations de l'arrière-pays survenues longtemps avant les indépendances (Mainet 1989), Douala se démarque par son caractère cosmopolite. Cette hétérogénéité de la population favorise la rencontre de différentes ethnies et par conséquent, des cultures et des langues. Cela contribue, au regard des pratiques, à rendre les langues instables dans le processus de communication. Cette dynamique peut être observée dans plusieurs espaces : rues, marchés, campus universitaires, affiches publicitaires, médias, presse écrite, etc. Le secteur informel de la santé participe de cette dynamique, comme nous le constaterons à travers les prestations discursives que nous avons enregistrées.

Une promotion des produits dure entre quarante et cent cinquante minutes à la convenance du *doc* et, avec la complicité du chauffeur. À l'entame de la communication, les échanges apparaissent comme un monologue. Par la suite, les passagers interviennent selon leurs intérêts et aussi selon l'approche discursive adoptée par le *doc*. Le jeu de question-réponse semble être l'approche la plus efficace, surtout s'il y a promesse de récompense en cas de réponse juste. La taille de la cible de la communication oscille entre trente et soixante-dix personnes selon la capacité du bus. Le corps de l'interaction des discours de vente des médicaments dans les bus se divise en trois parties (tâches) : l'offre de service, la publicité du/des produit(s) en vente et la transaction financière. Les extraits que nous analyserons dans cet article sont tirés de la tâche « offre de service<sup>4</sup> ».

Au cours des échanges, la position du *doc* dans le bus dépend de la nature du véhicule. Lorsqu'il s'agit des bus de petite capacité, le *doc* se tient debout derrière la portière côté passagers. Dans les grands bus (appelés *gros porteurs* au Cameroun), il se tient dans le couloir au début du trajet et, par la suite, il fait des va-et-vient dans tout le couloir de façon à être écouté par tous. Lors des fréquents contrôles de sécurité routière, la promotion est interrompue et le *doc* se réfugie au niveau de l'escalier du bus avant le passage au poste de contrôle. Les chauffeurs constituent un

---

<sup>4</sup> Dans cette tâche, les *docs* (dans la position d'expert) donnent des conseils concernant les problèmes de santé et la prise en charge des maladies à base de produits naturels. Il est important de souligner que les passagers n'interviennent dans cette rubrique que lorsqu'ils ont des questions à poser ou lorsque les conseils sont prodigués dans un jeu de questions-réponses.

maillon très important dans le bon déroulement des échanges. Même si nos informateurs disent au cours des échanges avoir des partenariats avec les agences de voyages, tout se négocie avec les chauffeurs avant le départ du bus. Ceux-ci collaborent en facilitant très souvent le premier contact entre les *docs* et les passagers. En effet, ils les laissent effectuer des remboursements aux passagers. Avant le début des échanges, le chauffeur se charge de couper le son de la radio afin d'éviter toute nuisance sonore. Côté vestimentaire, nos témoins n'ont pas un uniforme standard comme c'est le cas avec la blouse blanche chez les professionnels de la biomédecine. Les *docs* que nous avons rencontrés sur le terrain portent des tenues ordinaires et présentables. Ils ont toujours avec eux une valise ou un sac communément appelé au Cameroun *sac mbandjock* ou *ghana must go* dans lesquels les médicaments à vendre sont soigneusement rangés.

## 2. Démarche méthodologique et cadre théorique

La population de notre étude est composée de vingt-et-un *docs*, parmi lesquels vingt hommes et une femme. Dans le cadre de notre recherche, nous avons enregistré un total de dix-sept heures de conversation dans les bus et réalisé quinze interviews avec les *docs*. La collecte des données empiriques sur le terrain a eu lieu entre 2011 et 2014. Trois approches ont été mises à contribution : l'observation participante, l'enregistrement audio et l'interview. La posture d'enquêteur-passager que nous avons adoptée pendant notre travail de terrain a créé des conditions favorables pour la collecte. Comme un passager, nous avons assisté à toutes les interactions qui composent notre corpus, même si nous n'avons pas activement pris part aux échanges. La collaboration d'un membre actif dans ce secteur d'activité a facilité notre intégration dans le milieu. Au cours des observations, nous avons fait des enregistrements à l'aide d'un dictaphone ordinaire sans l'usage d'un microphone extérieur.

Si nous laissons de côté les agences de voyages installées en dehors des espaces destinés à cette activité, il existe dix gares routières à Douala. Pour notre enquête, nous avons emprunté les bus au départ de six gares routières : Bépanda (Douala 5<sup>e</sup>), Mboppi (Douala 2<sup>e</sup>), Madagascar, Village et Yassa (Douala 3<sup>e</sup>) et Bonaberi (Douala 4<sup>e</sup>). Les enquêtes ont été réalisées sur les deux grands axes routiers qui relient Douala à la région du centre et de l'ouest. Sur la route nationale numéro trois, nous avons emprunté des bus à destination de Yaoundé ; les points d'arrêts étaient Edéa, Puma et Mboumnyebel<sup>5</sup>. Sur la route nationale numéro cinq, nous avons emprunté les bus à destination du grand ouest Cameroun (Bafang, Bafoussam, Dschang, Bangangté et Mbouda). Les points d'arrêt sur cet axe étaient Mbanga, Loum et Nkongsamba<sup>6</sup>.

Passée cette étape, nous avons réalisé quinze entretiens avec les *docs* de janvier à mars 2014 à Douala<sup>7</sup>. Les entretiens ont été conduits selon les principes de

---

<sup>5</sup> La ville d'Edéa est située dans la région du littoral alors que Puma et Mboumnyebel sont dans la région du centre.

<sup>6</sup> Ces trois localités sont situées dans le département du Mounjo, région du littoral.

<sup>7</sup> La formation académique/professionnelle, la pratique des langues en général (en famille, avec les amis, avec les collègues), la pratique des langues spécifique à la vente des

l'entretien compréhensif tel que présenté par Kaufmann (1996), pendant lesquels « on bavarde autour du sujet » (Kaufmann 1996 : 47). Dans cette perspective, nos entretiens n'étaient donc pas des jeux de questions-réponses mais des causeries autour de notre sujet de recherche. Les questions nous servaient de déclencheur et les réponses quelquefois nous orientaient vers de nouvelles questions. Cette démarche suppose un engagement mutuel des deux parties (enquêteur et témoin) pour le bon déroulement des échanges.

La graphie utilisée pour la transcription des données est basée sur les correspondances phoniques qui obéit au système des langues romanes/latin. L'orthographe qui existe pour certaines langues camerounaises qui ont été standardisées est ignorée de la population. Aussi, l'orthographe que nous utiliserons pour la transcription des termes empruntés aux langues locales est celle des notices et autres prospectus distribués dans les bus. En ce qui concerne les emprunts qui ne relèvent pas du domaine de la médecine traditionnelle, nous avons utilisé dans ce texte les orthographes usuelles, intégrées dans le français du Cameroun. Les conventions du *Gesprächsanalytisches Transkriptionssystem 2* (Selting & al. 2009) sont celles qui ont été retenues pour la transcription des données<sup>8</sup>.

Du point de vue théorique, nous situons la présente réflexion en partie dans le champ de la sociolinguistique interactionnelle. Pour Gumperz (1989 : 21),

quelle que soit la situation, qu'il s'agisse d'une entrevue formelle ou d'une rencontre informelle, le problème essentiel pour tous ceux qui ne connaissent presque pas et qui doivent entrer en contact est de réussir à établir une "flexibilité communicative", c'est-à-dire à adapter leurs stratégies à leur auditoire et aux signes tant directs qu'indirects, de telle manière que les participants soient capables de contrôler et de comprendre au moins une partie du sens produit par les autres.

La sociolinguistique interactionnelle a pour but de « montrer comment l'idéologie imprègne les pratiques discursives en situation de face à face et produit un espace interactionnel dans lequel les processus sociolinguistiques inconscients

---

médicaments dans les bus, les motivations du choix des langues dans un bus, les rapports avec les professionnels de la médecine conventionnelle et les passagers sont les thématiques que nous avons abordées avec nos témoins.

<sup>8</sup> Conventions du GAT 2 (Selting & al. 2009) :

(...)	Commentaires du transcripteur.
((rire))	Rire.
(.)	Pause inférieure à 01 seconde.
(0.2)	Pause de 02 secondes.
très::	Étirement vocalique.
FORmidable	Accentuation vocalique.
,	Intonation montante.
;	Intonation descendante.
-	Intonation constante.
/	Rupture de construction.
=	Enchaînement rapide.
(xxx)	Une syllabe inaudible.
(xxx xxx)	Plus d'une syllabe inaudible.
[ ]	Signification du mot qui précède.
PAS	Passager.
PAS 2	Passager 2 (lorsqu'il y a plus d'une intervention).

d'interprétation et d'inférence conduisent à des conclusions différentes et rendent problématiques les interprétations » (Gumperz, 1989 : 9).

C'est dans cette optique que nous voulons comprendre et analyser le mélange des langues observé dans les discours que nous avons enregistrés. Sur la base des énoncés tirés de notre corpus, nous décrirons les formes d'alternances codiques et dégagerons quelques enjeux qui en découlent. Parce que les stratégies discursives varient d'une étape de l'interaction à une autre, nous avons limité notre champ d'étude dans cet article aux discours tirés d'une seule composante (l'offre de service).

### **3. Les Productions discursives *doc*/passagers : une complexité socio-langagière**

La communication entre les *docs* et les passagers dans les bus se particularise par son caractère hybride. Cette hybridité se matérialise sur le plan discursif par la combinaison des discours sur la santé et du discours commercial, et sur le plan linguistique par l'alternance du français et des langues locales. Nous focaliserons notre analyse sur l'hybridité du point de vue linguistique. Il s'agit ici plus précisément du phénomène de l'alternance codique. Dans le cadre de la communication décrite plus haut, les *docs* mettent en œuvre plusieurs stratégies discursives. L'une d'entre elles, et d'ailleurs la plus prise en compte par ces derniers, est l'intégration des langues locales au français à travers les procédés d'alternance codique et de mélanges divers.

Appelée *code-switching* dans la terminologie américaine, l'alternance codique est définie par Gumperz (1982 : 59) comme étant « the juxtaposition within the same speech exchange of passages of speech belonging to two grammatical systems or sub-systems ». Barillot (2001 : 119) présente l'alternance codique comme l'usage d'« au moins deux langues en alternance ». L'alternance codique est d'après Tsofack (2010 : 252) « l'une des formes évidentes du contact du français avec les autres (variétés de) langues camerounaises, en ce sens qu'il s'agit, dans une séquence en français, de l'intégration des portions appartenant à d'autres codes linguistiques ». Ce phénomène en soi n'est pas nouveau dans les pratiques du français au Cameroun. Feussi (2006, 2007, 2008 et 2009) voit en ces pratiques, un processus de construction identitaire des locuteurs. Au regard de notre corpus, nous pouvons distinguer deux formes d'alternance codique : les alternances bilingues et les alternances plurilingues. Sur la base de quelques morceaux choisis seront décrites les formes d'alternance codique qui apparaissent dans notre corpus.

#### **3.1. Les alternances codiques bilingues**

Par alternance codique bilingue, nous faisons référence aux mélanges qui portent sur deux langues. Il s'agit des alternances français/langue locale ou français/pidgin-english, telles qu'elles apparaissent dans l'exemple (01).

- (01) IMO, 11 février 2014 sur l'axe Douala- Nlohé  
 01 IMO bon, (.)  
 02 =quand vous avez ce problème, (.)  
 03 vous connaissez ce qui va vous aider ; (0.3)

- 04 allez utiliser la racine du *sissongho*, [Penisentumpurpueum] (0.2)  
 05 vous connaissez le *sissongho* ; (.)  
 06 vous ne connaissez pas ;  
 07 PAS le *sissongho*,  
 08 IMO le *ka'a*, (0.3)  
 09 hein tu connais le *sissongho* ; (.)  
 11 qui peut l'expliquer (sic) en patois ;  
 12 (rire dans le bus)

Dans cet extrait, IMO voudrait répondre à la requête d'une passagère qui lui a demandé un médicament pour le traitement des œdèmes. Pour lui indiquer une recette à base de la plante dont le nom scientifique est « *Penisentumpurpueum* », IMO utilise dans un premier temps le terme *sissongho*, qui est la forme francisant de « *essong* » en ewondo. Notons au passage que le terme *sissongho* signifie aussi par métonymie « cachette » ou « endroit suspect ». Parce que son interlocutrice ne retrouve pas le sens du mot, il alterne à nouveau le français et un mot tiré du yemba (*ka'a*). On peut constater à la fin de cet extrait que, malgré les efforts fournis par IMO pour rendre l'information accessible à son interlocutrice, il se trouve qu'il ait encore besoin de l'intervention d'un passager pour lui indiquer la plante en question dans une autre langue. Dans cette perspective, l'alternance codique vise la recherche du mot juste (pour son interlocutrice).

Dans l'exemple (02), NAR entretient les passagers sur le thème de la nutrition et plus précisément, la pratique des régimes amaigrissants.

(02) NAR, 29 décembre 2013 sur l'axe Douala- Nkonsamba

- 01 NAR imaginez vous en train de faire un régime alimentaire, (.)  
 02 qu'est ce qui se passe ici ; (.)  
 03 euh :: en rentrant un jour qu'on a fait un plat de d/(.)  
 04 = de *mbongotchobi*, [sauce noire épicée faite à base de poisson] (.)  
 05 un bon plat de *ndolè* [mets préparé à base de *vernonia amygdalina* et  
 06 d'arachide] miroir, (.)  
 07 un bon plat de dégé, [poulet rôti avec des frites de plantain] (.)  
 08 un bon plat de banane malaxée, (.)  
 09 l'arachide aux (xxx xxx) (.) trop d'huile, (.)  
 10 trop de graisse, (.)  
 11 = de viande à l'intérieur, (.)  
 12 voilà trop de cube, (.)  
 13 = voilà, (0.2)  
 14 oui trop de cube trop de sel, (.)  
 15 maintenant qu'est ce qui se passe ici ; (.)  
 16 le corps ici amasse tous les (xxx xxx) (.) tous les huiles, (.)  
 17 et le soir de ton retour on a fait le *koki*, [gâteau à base de haricot  
 et  
 18 d'huile de palme] (.)  
 19 tu manges, (.)  
 20 au lendemain encore on fait ici un bon plat, (.)  
 21 je ne sais pas, (.)  
 22 de *kondrè* [met fait à base de banane, de viande et d'épices]  
 23 tu ramasses avec la viande et beaucoup d'huile, (.)  
 24 tu manges, (0.2)  
 25 voilà trois jours que tu as boycotté le régime alimentaire

Dans ce deuxième exemple, NAR présente des arguments en défaveur des régimes amaigrissants à base de produits pharmaceutiques. Pour illustrer l'inadéquation de cette méthode, il évoque des mets traditionnels (très appétissants) qui se particularisent par un taux de calories très élevé. Il s'agit du *mbongotchobi*, du *ndolè*, du *koki* et du *kondrè*. Ces mots sont actualisés dans les pratiques langagières ewondophones, bassaphones, pidginophones, etc.

Dans son exposé sur les pathologies dentaires, ROB met à contribution les termes tirés du yemba, une langue du répertoire linguistique camerounais comme nous pouvons le voir dans l'extrait (03).

(03) ROB, 4 janvier 2014 sur l'axe Douala- Mbanga

- 01 ROB les aliments, (0.3)
- 02 chacun ici se brosse le matin, (.)
- 03 c'est la première des choses, (.)
- 04 on se brosse dès qu'on se lève, (.)
- 05 = parce que les aliments ont laissé ce que au village, (.)
- 06 on appelle le *pa'a* -[rouge, signifie ici les débris d'aliments]
- 07 = non, (.)
- 08 dans le *mesok* [dent] non ; (.)
- 09 hein, (.)

Ici, ROB entretient les passagers sur la nécessité de procéder à un nettoyage systématique du corps humain qu'il compare à la dent. Pour parler des débris d'aliments restés sur les dents, il alterne le français et le yemba (*pa'a*). Il en est de même pour la dent où nous avons une fois de plus le schéma français et yemba (*mesok*). Dans cet exemple, la langue locale choisie est celle parlée dans la ville de destination du bus (Dschang).

Le dernier extrait que nous avons choisi d'analyser dans cette section est tiré des échanges entre OIS et les passagers :

(04) OIS, 22 janvier 2013 sur l'axe Douala- Mbanga

- 01 OIS Je vous rappelle qu'une rate négligée,
- 02 = et une splénomégalie négligée peut développer une
- 03 inflammation du foie, (.)
- 04 c'est pourquoi il faut donc éviter l'hépatosplénomégalie- (.)
- 05 pour traiter la rate,
- 06 = vous allez chercher trois noix de kola, (.)
- 07 la kola bamiléké,
- 08 = et trois noix de *bitakola*- [variété de *garcinia kola*]
- 09 et vous écrasez, (.)
- 10 et vous ajoutez à cela de l'huile de palmiste noir- (.)
- 11 le *menyanga*, [huile de palmiste] (.)
- 12 et on doit lécher cela matin midi soir pendant trois jours

Dans l'exemple (04), OIS parle de la maladie dont le nom scientifique est « hépatosplénomégalie ». Cette maladie est plus connue sous le nom *rate*, désignant ainsi le nom de l'organe touché par la maladie. Comme dans les extraits que nous avons déjà analysés, l'indication du traitement se fait par des alternances français/pidgin english pour *bitakola*. *Bitakola* est composé de la forme altérée de « bitter » et « kola » qui signifie « kola amère ». Dans le même extrait, le *doc* utilise

le terme *menyanga*<sup>9</sup>. Au regard de ce qui précède, l'alternance codique permet non seulement de résoudre la difficulté d'accès au lexique (recherche du mot juste), mais aussi d'exprimer son appartenance à une communauté socio-culturelle qui est aussi celle de l'auditoire. On peut aussi voir en ce phénomène linguistique, une stratégie d'amadouement de la cible dans le but de rompre la relation fonctionnelle (vendeur/client) qui est supposée exister entre eux, au profit d'une relation de proximité (parents, amis). À titre de rappel, les *docs* sont des intrus dans le bus et l'obtention de la collaboration de l'auditoire est un facteur capital pour la bonne marche de l'interaction. Toujours dans l'optique d'obtenir la collaboration de la cible, les *docs* alignent des synonymes dans plusieurs langues locales. Les énoncés que nous analyserons ci-dessous rendent compte de cette autre forme d'alternance codique qui émerge de nos données.

### 3.2. Les alternances plurilingues

En observant notre corpus, on peut constater que dans certaines situations, les *docs* actualisent des alternances plurilingues. Il s'agit là de celles qui sont construites autour d'un même mot, et qui mettent en présence le français et plusieurs langues locales et parfois étrangères.

#### (05) NAR, 28 décembre 2013 sur l'axe Douala- Nkongsamba

- 01 NAR pour faire sortir le poison de nuit, (.)
- 02 les cicatrices, (.)
- 03 les blessures internes, (.)
- 04 tu me cueilles seulement trois feuilles, (.)
- 05 = du roi des herbes, (.)
- 06 le *tchouptou*, (.)
- 07 le *tchouptchouin*, (.)
- 08 le *veündjoui*, (.)
- 09 le *kapkenon*, (.)
- 10 *nitendeng*, (.)
- 11 *toumâmo*, (.)
- 12 *nieronieraroé* à l'est, (0.2)
- 13 alors, (.)
- 14 plus un morceau de l'écorce *essok*, (.)
- 15 plus trois grains de *sokwa*, (0.2)
- 16 le *sokwa* c'est quoi ; (0.2)
- 17 le *sokwa* ici, (.)
- 18 c'est comme le *mbongotchobi*-(.)
- 19 quand on mange, (.)
- 20 ça pique beaucoup-(.)
- 21 (...) il y a le *sokwa* et le *sokteng* qui se ressemblent

Dans le discours (05), NAR donne un traitement à base de la plante connue au Cameroun sous le nom *roi des herbes*, « *ageratum conizoïdes* » en latin. Pour le faire, il alterne successivement le français et sept langues locales. Parmi ces langues, on peut citer le medumba (*tchouptou*, *tchouptchouin*), le fe'fe (*veündjoui*), le yemba

<sup>9</sup> Il nous est difficile d'attribuer l'origine de cet item à une langue locale spécifique. En effet, il est utilisé dans plusieurs langues locales au Cameroun avec des prononciations qui diffèrent d'une région à une autre.

(*nitendeng*, *toumâmo*), *ghômala* (*kapkenon*) et le *gbaya* (*nieronierarocé*). Ensuite, afin de présenter l'écorce *essok* qui sera associée à la préparation, il alterne le français et trois langues locales : le *medumba* (*sokwa*), le *basaa* (*mbongotchobi*) et le *ghômala* (*sokteng*). Emprunté de la langue *ewondo*, l'*essok* est une écorce qui soigne plusieurs maladies (mal de dent, mal d'estomac, intoxication, etc.). Cette écorce est aussi présentée comme un puissant contrepoison, ce pourquoi elle est utilisée pour la fermentation du vin de palme en pays bété au Cameroun. Il faut préciser que la cible est très hétérogène et le *doc* voudrait accrocher l'attention du plus grand nombre possible. Il en est de même dans l'extrait qui va suivre où JDM, pour préconiser la même plante, alterne le français et douze langues locales.

(06) JDM, le 12 février 2014 sur l'axe Edéa- Douala

- 01 JDM chez nous en latin,
- 02 = on l'appelle *ageratum conizoides*, (.)
- 03 en *bamenda*<sup>10</sup> on appelle *king grass*, (.)
- 04 en anglais c'est le *king of the plants*, (.)
- 05 les *ewondos* l'appellent *ngnanelog*, (.)
- 06 les *bulus* l'appellent *okwate*, (.)
- 07 les *bassa* l'appellent *katoro*, (.)
- 08 les *duala* l'appellent *ewundanyo na nyo*, (.)
- 09 quand je suis arrivé chez les *bamilékés*, (.)
- 10 les *bamilékés* les *bafang* l'appellent *fègi*, (.)
- 11 les *bagangté* l'appellent *choutou*, (.)
- 12 les *bafoussam* l'appellent *meugeuofa*, (.)
- 13 les *dschang* l'appellent *chouamouo*, (.)
- 14 les *mbouda* l'appellent *choubamouo*, (.)
- 15 les *bamoum* l'appellent *mejouteufeu*, (.)
- 16 je m'arrête à ce niveau (rire dans le bus)
- 17 j'ai oublié, (.)
- 18 chaque fois on me dit chez les *nordistes*

Le sujet de la communication de JDM est identique à celui de NAR. L'alternance des langues par JDM donne le schéma suivant : français/anglais (*king of the plants*), français/pidgin-english (*king grass*), français/*ewondo* (*ngnanelog*), français/*bulu* (*okwate*), français/*basaa* (*katoro*), français/*fè'fè* (*fègi*), français/*medumba* (*choutou*), français/*ghômala* (*meugeuofa*), français/*yemba* (*chouamouo*), français/*ngomba* (*choubamouo*) et français/*shupamem* (*mejouteufeu*). Dans cet extrait, les lignes 16 à 17 ouvrent une piste sur les enjeux des alternances plurilingues au cours de la communication dans les bus. À la ligne 16, JDM déclare « je m'arrête à ce niveau ». Et à ce moment, des rires éclatent dans le bus. Ce qui pourrait nous faire penser qu'il s'agit d'une pratique qui est utilisée pour jouer avec la cible, pour établir une sorte de connivence avec elle. Outre les fonctions que nous avons relevées jusqu'ici, l'alternance des langues peut aussi être considérée dans le contexte de notre recherche comme une stratégie d'accroche et surtout de crédibilité dans le cas où il s'agit d'une plante utilisée dans plusieurs communautés sociales au Cameroun. Grâce à l'usage de ces multiples langues dans sa présentation, le *doc*

<sup>10</sup> La ville de Bamenda est le chef-lieu de la région du Nord-Ouest et du département de la Mezam au Cameroun et n'est en aucun cas le nom d'une langue.

peut alors obtenir un effet perlocutoire sur les passagers et, en même temps, les impressionner par ses compétences linguistiques. Le jeu avec les synonymes dans plusieurs langues est aussi mis à contribution par NDI dans l'exemple (07) qui suit.

(07) NDI, le 28 décembre 2013 sur l'axe Douala- Edéa

- 01 NDI avec le gui d'Afrique,
- 02 = la plante qui tue les avocats, (.)
- 03 vous savez un peu ce que je veux dire,
- 04 = le gui là, (.)
- 05 le *ketou* non ; (.)
- 06 le *sapla* non ; (.)
- 07 le *koulmatougo* non ; (.)
- 06 *pouom* (.) ça c'est en bamoum ça,
- 07 = *pouom*,
- 08 = c'est très important,
- 09 c'est une recette qui ne blague pas

Dans la même logique qu'en (05) et (06), l'extrait (07) présente un autre cas d'alternance codique plurilingue. NDI alterne successivement le français et : le medumba *ketou*, le ngomba *sapla*, l'ewondo *koulmatougou* et le shupamem *pouom*.

La dernière illustration des alternances plurilingues est tirée du discours de NAR qui présente une écorce très connue dans la région du Sud au Cameroun.

(08) NAR, le 29 décembre 2013 sur l'axe Douala- Nkongsamba

- 01 NAR nous allons actuellement parler, (0.2)
- 02 d'un produit en écorce qui nous provient -(0.2)
- 03 à la zone frontalière, (.)
- 04 cameroun congo-(.)
- 05 en langue lingala,
- 06 = on appelle ce produit le *guti*-(.)
- 07 le *guti* qui veut dire le roi des écorces -(.)
- 08 au cameroun, (.)
- 09 dans le département de dja et lobo, (.)
- 11 chef lieu sangmélina, (.)
- 12 on appelle ce produit l'*essok*, (0.2)
- 13 chez l'homme bamenda,
- 14 = le *man pass man*-(0.2)
- 15 chez l'homme banganté *me kekhwade u*, (0.2)
- 16 chez les bamoum le *gangwedju*, (0.2)
- 17 dans le nord, (.)
- 18 on appelle ça le *kunfayakun*-(0.2)
- 19 si quelqu'un n'a pas compris, (.)
- 20 euh :: le nom du produit dans sa langue -(.)
- 21 c'est qu'il n'y a pas son nom dans l'ordinateur -(0.2)
- 22 alors l'écorce de *essok man pass man*, (.)
- 23 je vous en prie mesdames et messieurs,
- 24 = est un contrepoison

Dans ce dernier morceau choisi pour notre analyse, NAR présente un produit en écorce appelé *essok*. Contrairement aux discours (01) à (07) qui se situent dans la rubrique des conseils gratuits, en (08) NAR tient l'objet au centre de la communication en main à ce moment précis. Si pour les premiers cas, les plantes/écorces, référents communicationnels sont absents au moment de

l'interaction, nous sommes tentée de dire que l'exploitation de l'alternance codique plurilingue remplit aussi une fonction commerciale. On peut voir dans cet exemple que notre interactant construit une fois de plus sa présentation sur l'alternance codique plurilingue. Il commence par une alternance français/lingala (*guti*). À ce niveau, on peut constater qu'il fait intervenir une langue non camerounaise (le lingala, langue véhiculaire parlée en Afrique centrale). Ce choix pourrait être fait afin de montrer l'efficacité de l'écorce qui va au-delà des micro-cultures camerounaises évoquées plus bas ; marquées par des alternances français/ewondo (*essok*), français/pidgin-english (*man pass man*), français/medumba (*me kekhwade-u*), français/shupamem (*gangwedju*), français/fulfulde (*kunfayakun*). L'attitude de NAR à la fin de sa présentation soulève une fois de plus la question des fonctionnalités de l'alternance codique au cours des interactions dans les bus et les pratiques des langues par nos interactants :

- |    |  |
|----|--|
| 19 | si quelqu'un n'a pas compris, (.)                      |
| 20 | euh ::: le nom du produit dans sa langue -(.)          |
| 21 | c'est qu'il n'y a pas son nom dans l'ordinateur -(0.2) |

Au cours des entretiens avec nos témoins, nous avons essayé de comprendre le rôle, ou mieux les facteurs, qui favorisent le recours au discours mixte dans les bus. Les *docs* parlent-ils toutes les langues locales qu'ils alternent au quotidien ? À cette question, la totalité des réponses que nous avons reçues est « non ». Il est important de noter ici que les codeurs de ces discours ne parlent pas toutes les langues locales qu'ils alternent au quotidien. De notre enquête, il ressort plutôt que ces derniers apprennent uniquement certains noms des plantes ou d'écorces qu'ils utilisent au cours de la promotion des produits afin de remplir les besoins de la communication dans un pays plurilingue comme le Cameroun. C'est ce qui aurait poussé consciemment ou inconsciemment JDM en (06) à dire « *j'ai oublié/chaque fois on me dit chez les nordistes* ». NAR dans l'extrait (08) compare sa mémoire à un ordinateur, pris ici comme un lieu de stockage de données.

La nécessité d'apprendre les noms des plantes ou écorces se justifierait par le souci d'efficacité de la rhétorique commerciale. Ainsi, qu'il soit locuteur du duala, du basaa, de l'ewondo, du medumba, du fulfulde, etc., aucun passager ne se sent exclu de l'interaction et chacun trouve une motivation supplémentaire pour acheter les médicaments qui seront mis en vente plus tard. Bien plus, au cours des interactions dans les bus, les *docs* voudraient montrer qu'ils sont détenteurs d'un savoir-faire en matière de santé. Lorsqu'on sait que les noms scientifiques des plantes sont très peu connus du grand public, donner le nom d'une plante dans plusieurs langues pourrait aussi être considéré comme une stratégie mise en œuvre par nos acteurs pour étaler leurs connaissances et, par la même occasion, dominer l'interaction en tant qu'expert.

En outre, pour comprendre les fonctionnalités des pratiques plurilingues dans les bus, il est indispensable de prendre en compte le contexte de la communication. Étant donné que la cible dans un bus pourrait refléter le caractère cosmopolite d'une grande métropole du Cameroun comme Douala, nos interactants sont dans une situation où il faut communiquer face à un auditoire hétérogène. Parce que les discours dont il est question dans ce travail visent la vente des médicaments, la prise

en compte de la diversité linguistique de la cible s'impose comme la condition à remplir pour intégrer toutes les parties prenantes aux échanges. Cette situation émane du fait que la ville « *est un facteur d'unification linguistique, c'est-à-dire qu'elle fonctionne comme un homéostat, sur le modèle cybernétique de l'autorégulation relevant de la façon métaphorique le défi de Babel* » (Calvet 1994 : 15). Les alternances codiques plurilingues ou *poly alternances codiques* si nous pouvons les appeler ainsi, pourrait donc traduire une sorte de *recipient design*, surtout qu'il s'agit comme nous l'avons souligné plus haut, d'un discours commercial. Tsofack (2002) a d'ailleurs montré que la publicité au Cameroun est un terrain fertile où se manifeste le plus la *plurivocalité* qu'impose le plurilinguisme camerounais.

### **Conclusion**

Au vu de ce qui précède, deux formes d'alternances codiques, axées sur la vulgarisation des produits de la médecine traditionnelle camerounaise et africaine, émergent au cours des interactions dans les bus : les alternances bilingues et les alternances plurilingues. S'il est vrai que les pratiques plurilingues au Cameroun en général sont la conséquence du brassage linguistique, dans le secteur informel de la santé, ce phénomène présente une touche particulière. Dans ce contexte précis, « certains termes et segments d'énoncé semblent être meilleurs candidats au changement de langue, et fonctionnent d'autre part, comme des passeurs pour introduire des changements de langue » (Bensalah 1998 : 43). Les exemples analysés montrent que le nom est la catégorie concernée par l'alternance codique. Il s'agit dans notre corpus des noms de plantes, d'écorces, dont le nom scientifique est en latin, ainsi que des réalités culinaires propres au Cameroun en particulier et à l'Afrique en général.

Les enjeux de l'alternance codique sont multiples au regard de notre corpus. Cette pratique linguistique dans les bus pourrait être liée à quatre facteurs : le souci d'intégration dans la cible, le brassage linguistique de l'auditoire, la situation de communication (médecine traditionnelle) et l'enjeu commercial des interactions. Les pratiques plurilingues dans les bus fonctionnent comme un choix discursif stratégique. Cette stratégie de communication est aussi exploitée dans le cadre des consultations de nos témoins (*docs*) lorsqu'ils interviennent à la radio (Drescher 2014). L'alternance codique plurilingue pourrait-elle être caractéristique de la communication publicitaire dans le secteur de la pharmacopée traditionnelle au Cameroun ? Cette question mérite d'être analysée sur la base d'un corpus un peu plus élargi, qui intégrerait les interactions dans d'autres espaces publicitaires de nos témoins (rue, marchés, etc.).

### Bibliographie

- BARILLOT, N. (2001). « Codeswitching arabe marocain/français : remarques générales et aspect prosodique », in Canut, C. & Caubet, D. (éd.), *Comment les langues se mélangent, code switching en francophonie*. Paris, L'Harmattan, pp. 119-133.
- BENSALAH, A. (1998). « L'alternance des langues comme marqueur du changement des genres discursifs et l'accentuation de l'intersubjectivité », in Queffélec, A. (éd.), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*. Publication de l'Université de Provence, pp. 39 – 50.
- BEYEME ONDOUA, J.-P. (2002). « Le système de santé camerounais », in *adsp*, n° 39, pp. 61- 65.
- BITJAA KODY, Z. D. (1999). « Problématique de la cohabitation des langues », in Mendo Ze, G. (éd.), *Le Français langue africaine : enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris, Publisud, pp. 321 – 330
- CALVET, L.-J. (1994). *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris, Payot.
- DRESCHER, M. (2014). « La dimension pragmatico-discursive du français en contact. L'exemple des consultations à la radio camerounaise », in *Journal of language contact*, n° 7, pp. 62- 92.
- ECHU, G. (1999). « Historique du bilinguisme officiel au Cameroun », in Mendo Ze, G. (éd.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris, Publisud.
- ESSONO, J.-M. (2001). « Le Cameroun et ses langues », in *Cameroun 2001. Politique, langues, économie et santé*. Paris, L'harmattan, pp. 61- 87.
- FÉRAL, C. de (2004). « Français et langues en contact chez les jeunes en milieu urbain : vers une nouvelle identité », in *Penser la francophonie. Concepts, actions et outils linguistiques, Actes des Journées scientifiques communes AUF*. Paris, Editions des archives contemporaines/AUF, pp. 583- 597.
- FEUSSI, V. (2009). « La mise en mots des exclusions/intégrations sociales à Douala (Cameroun) : (re)configurations évolutives de l'espace urbain par les jeunes de la rue », in Bastian, S., Bulot, Th. & Burr, E. (éd.), *Sociolinguistique urbaine et développement durable urbain. Enjeux et pratiques dans les sociétés francophones et non francophones*. Munich, Martin Meidenbauer, pp. 73- 89.
- FEUSSI, V. (2008). *Parles-tu français ? Ça dépend- Penser, agir, construire son français en contexte plurilingue : le cas de Douala au Cameroun*. Paris, L'Harmattan.
- FEUSSI, V. (2007). « À travers textos, courriels et tchats : des usages du français au Cameroun », in Pierozak (éd.), *Regard sur l'internet, dans ses dimensions langagières. Penser les continuités et discontinuités. Glottopol*, n° 10, pp. 70- 85.
- FEUSSI, V. (2006). *Une construction du français à Douala- Cameroun*, Thèse de doctorat, Université François Rabelais de Tours.
- FODZO, L. (2001). « La santé au Cameroun en 2000 », in *Cameroun 2001. Politique, langues, économie et santé*. Paris, L'Harmattan, pp. 165-174.
- GUMPERZ, J. (1989). *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*. Paris, Les éditions de Minuit.

- GUMPERZ, J.J. (1982). *Discourse Strategies*. Cambridge University Press. Extrait disponible sur <http://créoles.frce.fr/cours/alternance.htm>.
- KAUFMANN, J.C. (1996). *L'entretien Compréhensif*. Paris, Nathan.
- MENDO ZE, G. (2009). *Insécurité linguistique et appropriation du français en contexte plurilingue*. Paris, L'Harmattan.
- MONTEILLET, N. (2005). *Le pluralisme thérapeutique au Cameroun. Crise hospitalière et nouvelles pratiques populaires*. Paris, Karthala.
- NODEM, J.-E. (2009). *Vente de médicaments à la sauvette à l'Ouest-Cameroun*. Paris, L'Harmattan.
- SACKS, H. (1972). « An initial investigation of the usability of conversational data for doing sociology », in David Sudnow (éd.), *Studies in social interaction*. New York, Free press, pp. 31- 74
- SELTING, M. & al. (2009). « Gesprächsanalytisches Transkriptionssystem 2 (GAT 2) », in *Gesprächsforschung- Online-Zeitschrift zur verbalen Interaktion*, Ausgabe 10, 353-402 ([www.gespraechsforschung-ozs.de](http://www.gespraechsforschung-ozs.de)).
- SOPCA, A. (2011). « La « friperie » des médicaments au Cameroun : une panacée dangereuse ? », in Koum Benjamin Alexandre (éd.), *Santé plurielle en Afrique : perspective pluridisciplinaire*. Paris, L'Harmattan, p. 285-300.
- TSOFACK, J.-B. (2010). « Le français langue pluricentrique : des aspects dans quelques PRATIQUES à l'Ouest- Cameroun », in *Le français en Afrique*, n° 25. Nice : ILF – CNRS, pp. 243-258.
- TSOFACK, J.-B. (2002). « Publicité, langues et plurivocalité au Cameroun », in *Sudlangues*, n° 1, pp. 22-36.

Annexe 1



Photo 1. Clinique traditionnelle, Quartier New-Bell (Douala), 10 septembre 2012

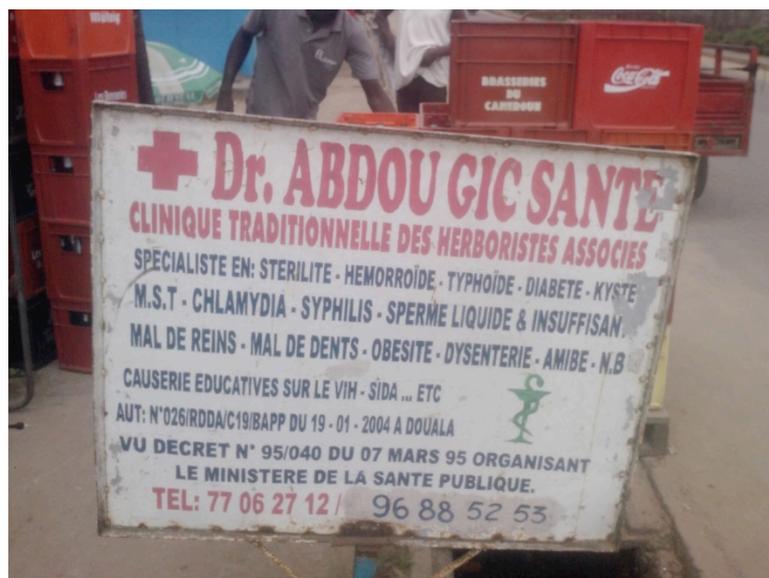


Photo 2. Clinique traditionnelle, Quartier Bépanda (Douala), 10 septembre 2012

